

Corpus/Corpus

Corpus/Corpus > Christophe Loizillon | France | 2008 | 26'

Prix de la jeunesse en 2009, *Corpus/Corpus* est l'occasion d'un questionnement passionnant sur la frontière parfois floue entre le travail de création documentaire et le territoire de la fiction. C'est aussi un admirable objet esthétique portant la patte d'un grand réalisateur encore trop peu reconnu comme tel.



Avec *Corpus/Corpus*, sélectionné à la fois en compétition nationale et internationale au festival de Clermont-Ferrand 2009, Christophe Loizillon approfondit une démarche de création documentaire initiée sur le long terme depuis plus de dix ans à travers plusieurs films courts : *Les Mains* (1996), *Les Pieds* (1999) et *Les Visages* (2003). Dans cette lignée, la structure de *Corpus/Corpus* s'appuie sur six tableaux successifs et autant de plans fixes circonscrivant des corps, ou plutôt des morceaux de corps, sans qu'aucun visage ne soit visible. Le lien entre les segments se situe dans un motif générique : des soins portés par l'un des corps à un autre. Soient une aide soignante coupant les ongles de pieds d'un vieillard, un rapport sexuel assez rude, une coupe de cheveux, une séance de *claping* sur un nourrisson, une consultation psychanalytique et la préparation d'un cadavre à la morgue qui composent un troublant condensé de la destinée humaine, à travers des instantanés d'existence et dans un ordre heureusement non chronologique... La méthode est d'ailleurs particulièrement subtile, puisque l'inscription documentaire du projet est toute relative : une mise en scène affirmée est posée dès le départ, certains comédiens apportant leur intervention et leur "corps" (parmi lesquels Elina Löwensohn est la plus connue, elle qui avait déjà travaillé avec Loizillon sur son long métrage *Le Silence de Rak* en 1997).

CORPS NON ÉTRANGERS

La reconstitution documentaire pourrait donc apparaître probable lorsque le médecin fait sortir les glaires du thorax du bébé (quoique le réalisateur a assuré dans des interviews que l'enfant n'avait jamais pleuré), beaucoup moins évidemment lorsqu'un homme s'agite sur un corps féminin dans une relation qui s'avère finalement être un rapport tarifé supposé. Quant au premier "épisode", entre les murs d'un hospice, la question se pose sur la conversation tenue par le pensionnaire et l'aide soignante qui s'occupe de lui, à savoir si elle provient de dialogues écrits ou vraiment d'une captation

documentaire. Le travail de composition - du film dans sa globalité comme dans chacun des "séquences-plans" - repose sur un savant dosage du cadre, une picturalité immédiate et un soin exceptionnel apporté au son. La scène du massage expectorant du nourrisson est à cet égard impressionnante de réalisme, avec une crudité dans le traitement qui restitue à la fois la souffrance de l'enfant et la salutaire intervention du pédiatre. *A contrario*, l'impression laissée par le brutal coït saisi en ne cadrant que la partie centrale des corps dégage une mécanique glaciale et une absence totale de sentiments.

Le hors champ ne se situe pas directement au cœur du dispositif et apporte pourtant son écot à la puissance de ce qui se joue : les pleurs de la patiente se confiant à sa psy ou le téléphone portable de l'employé de la morgue qui l'arrache momentanément à son activité et le ramène à la vie quotidienne en un saisissant contraste... C'est au bout du compte une pure question de cinéma, captivante, que pose Loizillon à travers sa quête. À savoir, dans la lignée du modèle "bressonien", ce qui définit l'acteur : le visage n'est pas le seul élément tangible, l'un de ses fragments pouvant parfois exprimer autant, ou d'une autre façon, que l'ensemble. Et la "leçon" demeure en permanence de l'ordre de la suggestion, chacun étant susceptible de se faire à loisir ses propres histoires autour de ces éclats de vies partagés. Un cinéma de l'intime, à tous les égards.

CHRISTOPHE CHAUVILLE